

Thérèse/Tirésias: une lecture symbolique des trajectoires de puissance nationale en construction. Éléments de philosophie pour une histoire de la *Bevölkerungspolitik* de Alain Deneault, Paris (DA@cmb.hu-berlin.de)

Der hier vorliegende Text führt zu einem Denken zurück, das Europa als Ansammlung von Nationalstaaten begreift. Er antwortet auf eine Untersuchung der Historikerin Petra Overath über die Bevölkerungspolitik in Frankreich und Deutschland im ausgehenden 19. Jahrhundert. Alain Deneault nimmt die historischen Befunde zum Anlass, um zu zeigen, wie sehr sich die scheinbar rein verwaltungspolitische Maßnahme auf eine europäische Kultur stützt, deren Wurzeln mit der Art und Weise zum Vorschein kommen, mit der "Bevölkerungspolitik" betrieben und kommuniziert wurde. So werden kulturhistorische Bahnungen sichtbar, entlang derer politischer Konflikt, ideologische Konstruktion nationalen Bewusstseins (eines Volkes als Gemeinschaft von Menschen, verbunden durch ein gemeinsames Ziel) und männlich wie imperialistisch codierter Machtwille das Verhältnis zwischen den europäischen Staaten bestimmten – speziell das Verhältnis zwischen Deutschland und Frankreich.

À Petra Overath

J'apprends que ton attention lorgne du côté de Simmel, Foucault, Derrida et Rancière. La dépouille des dossiers d'experts en tout genre, médecins, *Nationalökonom*en, politiques, militaires, démographes, ... ne te suffisent plus à penser les enjeux autour des politiques natalistes rivales de l'Allemagne et la France, quand, entre 1880 et 1918, les faits intimes de l'amour et le devenir de ses rejetons ont été réduits à des affaires de ventres qu'on met au service de la guerre. L'amour, la fécondation, la gestation, l'accouchement et le mystère d'apparaître ainsi dans l'existence sont autant d'étapes qu'on enrôla dans une économie de guerre qui fit de la femme une usine complémentaire à la production de la saignée que l'on sait. Les tranchées de Verdun et des alentours se firent ainsi la scène de millions d'enfants mort-nés, et l'organisation de cet énorme accouchement raté plia à sa logique les membres intimidés de peuples réduits dans l'histoire à un rôle atomique. Ces enfants qui allèrent agoniser sous les feux aussi nourris qu'incessants de cauchemardesques champs de batailles, le discours officiel prétendit en penser l'histoire en les subsumant sous la personnification de figures nationales simples, un gros bébé «France» versus un gros bébé «Allemagne» annulant mutuellement leur naissance.

Tu réfléchis sur la dimension effective de ces peuples, et cherches à savoir qui peut épauler ta méditation. Bien entendu, la philosophie prêtera son concours, s'il s'agit de reconnaître qu'elle prend ses droits à même ton propos. Le philosophe ne sera pas un expert de plus dans l'affaire, et personne ne viendra appliquer "du Foucault" ou "du Rancière" sur ton travail déjà accompli. D'ailleurs on n'«applique» jamais de pensée» l'expression est malheureuse», la pensée procède plutôt par *reprises* qui doivent se soutenir d'elles-mêmes, et cette reprise de la philosophie, qui entre en résonance avec Simmel, Foucault, Derrida et Rancière sans qu'elle ne l'y confine en propre, c'est bien dans ton travail qu'elle aura cours. La philosophie s'y essaie à sa suite.

En ce sens, cette recherche me semble susciter quatre ordres de questionnement.

1 La France et l'Allemagne se font ensemble la guerre

La première question consiste à savoir si le modèle actantiel inspiré de Greimas auquel maint historien recourt sans toujours savoir l'expliciter permet de penser les enjeux d'une guerre au nom desquels on véhicula les *Bevölkerungspolitik* et politique démographique. Et auquel cas, dans quelle mesure il faudra toutefois reprendre et amender ce modèle pour le conformer à la complexité de la situation.

Le modèle actantiel redéfini par Greimas suppose que toute narration table sur une motivation contextuelle (destinateur), une visée conjoncturelle (destinataire), mettant en rapport un sujet et un objet (but circonstanciel du sujet dans ce contexte), au regard d'alliés (adjuvants) et d'adversaires (opposants).¹ Mais en ce qui nous concerne, paradoxalement, les initiateurs franco-allemands de politiques natalistes agissent autant en adjuvants qu'en opposants. C'est pour la reprise des hostilités qu'ils se juraient mutuellement, qu'ils assistaient ensemble aux mêmes congrès internationaux sur le taux de natalité des peuples et qu'ils s'inspiraient entre eux de leurs avancées et stratégies respectives. Conformément au modèle actantiel, l'élément d'impulsion de l'histoire (le «destinateur» selon le modèle de Greimas) tint en la planification militaire des deux sujets historiques, l'élément téléologique se voulait la sécurité nationale que les deux parties entendent préserver par la victoire à décrocher, l'objet de la situation consistait de part et d'autre en l'augmentation d'un taux de population assurant les effectifs nécessaires à ce projet. Ces politiques d'incitation à la naissance ont cours de façon spéculaire des deux côtés de la frontière et elles font de l'Allemagne et de la France des alliés paradoxaux.

Les «sujets» de politiques natalistes sont donc l'Allemagne et la France. En tant que l'une et l'autre adoptent leur politique en fonction de la situation démographique du rival, il s'impose de les penser comme le sujet du modèle. La conjonction de coordination *et* acquiert de ce fait ceci de particulier qu'elle se lit tout autrement que dans l'expression «l'Allemagne et la France se font la guerre». Quant à la question démographique, Allemagne et France sont liées par un *et* conjonctif, en ce qu'elles mènent ensemble ces politiques sans aucune forme d'opposition mutuelle. Elles mènent ces politiques ensemble pour se faire ensemble la guerre, dans un sens qui complexifie infiniment le statut de leur rapport.

En ce qui nous concerne, le modèle actantiel a donc pour faille de ne penser les rapports entre acteurs qu'en termes ou d'adjuvants ou d'opposants (la seule flexibilité qu'il permette consistant en le passage diachronique d'un statut à un autre). Les intéressés, opposants comme adjuvants, tiennent ici

¹ Sur le modèle actantiel, voir *Sémantique structurale*, Algirdas-Julien Greimas, Larousse, 1966. La théorie de Greimas porte essentiellement sur les récits littéraires. Anne Ubersfeld en a proposé une version dramaturgique (*Lire le théâtre*, Éditions sociales, 1977). Ses largeurs de vue en fait toutefois une contribution fondamentale aussi apte à traduire conceptuellement les ressorts de la narration historique. D'une tout autre façon, Jacques Rancière a lui aussi consacré son ouvrage *Les Noms de l'histoire, Essai de poétique du savoir* (Seuil, 1992) et son article «Le Concept d'anachronisme et la vérité de l'historien» (*L'Inactuel*, n°16, automne 1996) aux rapports qu'entretiennent l'esthétique et la poétique du récit historique.

pourtant les deux rôles *à la fois*. Le contexte d'opposition n'interdit pas certaines formes de solidarité et la justification militaire à laquelle les deux États contribuent mutuellement dissimule d'autres visées, communes et étrangères au seul contexte guerrier, celle par exemple d'entretenir un bassin de prolétaires garantissant par son surnombre une main-d'œuvre à bon marché.

L'enjeu tourne donc autour de ce qui se noue ou s'oppose sourdement en cette conjonction de coordination à la fois conjonctive et disjonctive. Ici, en l'Allemagne *et* la France, il reste à entendre dans quelle mesure s'opposent une France et une Allemagne tournées dos-à-dos, et comment à l'aube de cette opposition se profile des liens paradoxaux entre ceux qui ont des raisons circonstancielles de lancer les leurs dans la bataille. Cela contraint à penser le champ de bataille aussi comme un certain terrain d'entente, un fondement politique conditionnant qu'on puisse se faire ensemble la guerre. C'est en admettant cette conjonction des adversaires dans le contexte de la pire adversité qu'on ouvrira la chapitre des connivences souterraines et inavouables entre belligérants.²

L'Allemagne et la France font la guerre ensemble. Cette expression n'a rien de lisse. Qu'Allemagne *et* France soient en guerre recouvre une signification différente selon que l'on soit général, politique, simple soldat ou conscrit. La guerre implique un certain degré d'intérêt chez ceux qui la déclarent nécessaire, et celui-ci variera selon le rang et la position de chacun... Au haut de l'échelle sociale, bourgeois allemands *et* français, médecins allemands *et* français, producteurs et trafiquants d'armes allemands *et* français, généraux allemands *et* français... tirent tous potentiellement une notoriété et un pouvoir social dans le contexte de ces préparatifs. Il reste donc à penser, documents à l'appui, dans quelle mesure (sans en faire une nécessité) un corps professionnel peut se trouver *et* opposé à l'autre *et* pour cette opposition avec l'autre.

La guerre fait rarement souffrir ses apologues dans leur chair. Ceux-là croient parfois savoir qu'en s'y livrant, ils encourent au pire le risque d'une retraite anticipée dans une prison de luxe. Ils sont également ceux qui, au terme de partages sanglants, signeront des «*Paix des braves*» et jouiront d'occuper les salons diplomatiques de l'adversaire en se gaussant du respect qu'ils lui doivent. Sur l'opposition verticale du champ de bataille passe l'horizontale des connivences souterraines entre les puissants qui soutiennent la guerre *entre eux*, et font en sorte qu'elle se produise effectivement. Ces deux axes forment en leur croisement un réticule qui ne vise historiquement plus rien ni à rien, comme l'illustra la Très Grande Guerre par sa très grande absurdité.

En opposition, au bas de l'échelle, des Allemands *et* Français conscrits chercheront à affirmer ce qu'ils ont de conjoints sur les airs d'une *Internationale* propres elle aussi à brouiller la logique d'opposition. Ce, jusqu'à ce que les gagne le refrain fatigué des satisfactions pauvres, le fredonnement

² Jacques Derrida a, dans un tout autre contexte, travaillé sur le sens replié de cette conjonction de coordination, dans *Foi et savoir*, Seuil/Laterza, 2000.

misérable de qui s'embourbe en faisant vertu des pires nécessités. C'est en écho lointain à l'hymne du général qui érige son pouvoir sur les charniers des autres que se donne ainsi à entendre «MUTTER COURAGE zu Yvette: Der ist keine Gesellschaft für meine Schweizerkas. Aber der Krieg läßt sich nicht schlecht an. Bis alle Länder drin sind, kann er vier, fünf Jahre dauern wie nix. Ein bisschen Weitblick und keine Unvorsichtigkeit, und ich macht gute Geschäfte.»³

On se référera à Elias Canetti pour penser de surcroît les motivations psychologiques pour la guerre le survivant des champs de bataille, haut gradé le plus souvent, éprouve une jouissance particulière en enjambant les cadavres de tout côté. Il peut dès lors s'éprouver, lui et son face-à-face, comme comptant parmi les immortels. Le philosophe Oliver Remaud commente ces textes avec l'à-propos qu'ils méritent «Le "survivant" continue en effet de dénier la mort parce qu'il ne croit pas à sa mort personnelle. De même, le "héros" s'apparente au "survivant" car il a besoin de se confronter à la mort pour se sentir véritablement vivre. Plus les morts s'entassent et plus la perception de son existence individuelle est justifiée.»⁴ Le tenant de la guerre peut vivre, lui et le rival de son rang, un commun «Sentiment d'élection», ainsi qu'en parle Canetti (qui souligne), en vertu duquel il se croit transcender la masse de petits combattants destinés, eux, et tous bords confondus, à l'horreur avilissante d'une mort «Identique»⁵.

Nous laissons à son entière gravité la question à savoir ce qui pousse en outre les hommes à la guerre, au-delà de ces clivages et découpages. La question historique consiste du moins à penser la façon dont plusieurs schémas actantiels contradictoires se superposent dans un même temps donné. Comment des belligérants trouvent avantageux de devoir s'affronter à mort? «Il n'y a pas de vérités contradictoires en un même cerveau, mais des programmes différents, qui enserrant chacun des vérités et des intérêts différents.»⁶ Le partage violent des intérêts communs, i.e. la guerre, *annonce dans son seul processus de préparation* suffisamment de profits privés pour se justifier. Les attendus de la *Bevölkerungspolitik* témoignent de l'intrication de considérations contradictoires, en ce que l'histoire reste souvent celle de l'évolution paradoxale des mentalités.

Si *en tant qu'opposants*, Allemagne et France sont les alliés réciproques d'une *Bevölkerungspolitik*, selon ce schéma actantiel affiné, une question demeure, celle qui consiste à savoir *qui est l'opposant*, contre qui se bagarrent donc Allemagne et France dans leur volonté de faire valoir une politique nataliste? Les premiers éléments de réponse nous sont apportés par les historiens Roger-Henri Guerrand et Francis Ronsin. Leur ouvrage *Le sexe apprivoisé* fait état d'un autre front, un front

³ *Mutter Courage und ihre Kinder*, Bertolt Brecht, Suhrkamp, 1963.

⁴ «La Langue des temps sombres, Canetti, Klemperer, Benjamin», Olivier Remaud, in *Diogène*, n° 189, printemps 2000. L'auteur s'intéresse en particulier à l'ouvrage *Masse et puissance* de Canetti.

⁵ Canetti, *Masse et puissance* cité par O. Remaud, *op. cit.*, p. 16.

⁶ *Les Grecs ont-ils cru en leur mythe?*, Paul Veyne, Seuil, 1983, p. 96.

intérieur, double, auquel Allemagne et France font face – celui que leur opposent celles et ceux qui se présentent à la fois comme féministes, anarchistes et néomalthusianistes (malthusianistes de gauche)⁷.

Les féministes constituent les opposants de la *Bevölkerungspolitik* et c'est contre ce front-là, à coup de décrets, de congrès "scientifiques", de lois et de discours aussi spécieux qu'impressionnants, que se liguèrent les prétendus « ennemis » d'une guerre annoncée.

2 – Thérèse et Tirésias

Une figure sortie d'un poème dramatique parviendra au mieux à traduire le sens et l'envergure de ces fronts intérieurs, féministes, qui se sont dessinés avec suffisamment de finesse et d'intensité pour qu'on sentit nécessaire, dans les milieux de pouvoir, d'explicitier la valeur de loi et les effets de contrainte de politiques démographiques.

Mais on ne saurait résumer la signification historique de ce front-là à la poignée de combattantes et de combattants qui le constituèrent. Une figure de fiction, le personnage de Thérèse, issue de la première production dite « surréaliste » de l'histoire esthétique, soit le drame *Les Mamelles de Tirésias* que Guillaume Apollinaire composa pour le théâtre entre 1903 et 1917, en traduira au mieux la portée⁸

Ce « drame surréaliste » émerge de discussions auxquelles Apollinaire participa dans ces milieux néomalthusianistes. Un long prologue nous place exactement dans le contexte du tournant du siècle – la France doit s'inquiéter d'avoir à ses côtés un voisin si prolifique qu'il en est capable d'anéantir sa propre constellation d'enfants, d'où cette conclusion brutale – « Écoutez Français la leçon de la guerre – Faites des enfants, vous qui n'en faisiez guère. »

Il n'est pas indispensable de chercher à ce stade à faire la part des choses entre le pli effectivement idéologique qu'acquiert cette pièce au fil des quatorze ans de sa composition et la dimension ironique qui ne cesse de l'habiter. Il s'agira plutôt d'apprécier l'analyse d'Apollinaire quant aux transformations historiques qui ont alors cours. C'est à une figure féministe de résistance que s'opposait dans les faits le discours spéculaire de l'Allemagne et la France sur la natalité. Entre ces logiques nationales qui se répondent s'interpose en effet Thérèse qui, dès la réplique initiale du tout premier acte de la pièce, déboule en affirmant – « Je suis féministe et je ne reconnais pas l'autorité de l'homme. [...] Je veux faire la guerre et non pas des enfants. »

Cette Thérèse n'est rien de moins que la traduction esthétique et, comme telle, la menace politique de ce que les tenants bourgeois de *Bevölkerungspolitik* abordèrent à titre d'« *Entartung und*

⁷ *Le Sexe apprivoisé, Jeanne Humbert et la lutte pour le contrôle des naissances*, éditions La Découverte, Paris, 1990.

⁸ Gallimard, 1957.

Denegeration d'une époque⁹. Elle est moins l'imitation d'une personnalité historique qui eût tenu tête au pouvoir institué que celle d'un *front* incertain et informe. On errait à coup sûr à la percevoir comme une simple figure d'exception, une minorité entêtée qui n'aurait mieux pu faire qu'émettre un son discordant dans le concert des opinions majeures. Plus qu'un personnage à la dérive, Thérèse est un peuple, une figure et une promesse de réarticulation des constituantes qui font la qualité historique d'un peuple.

Faire des enfants faire la cuisine non c'est trop.
Je veux être mathématicienne, philosophe, chimiste
Groom dans les restaurants petit télégraphiste
Et je veux s'il me plaît entretenir à l'an
Cette vielle danseuse qui a tant de talent.

Il ne s'agit pas pour elle de se faire homme mais, femme, d'occuper la fonction à partir de laquelle l'autorité phallocratique trouve à distribuer socialement les rôles, fonctions et places propres à chacun et chacune.

Ce qui se fit entendre en la voix de Thérèse, c'est une idée de peuple, une idée du *demos* en tant que celle-ci inscrit un rapport d'inadéquation et de mécompte au sein des composantes démographiques. On qualifiera avec Jacques Rancière l'arrivée en scène de Thérèse d'opération *démocratique* en ce que le peuple qu'il s'agit de penser sous ses traits ne se laisse pas recouvrir par une idée comptable de peuple comme stricte somme statistique de parties compartimentées en un tout contenu. La démocratie adopte en Thérèse les traits d'une idée de peuple qu'aucune *Bevölkerungspolitik* ni aucune logique démographique ne saurait assimiler. Car la démographie ne sature pas ce qui peut encore surgir des puissances démocratiques en termes de contestation, de redistribution et de recompte des membres, des activités, des fonctions et des parts. Elle ne se présente pas non plus comme une somme ronde dont il s'agirait de voir ce qui, en grattant la surface de sa circonférence, s'y agite, grouille et remue. La démographie résulte plutôt d'une méthode partielle de l'ordre. C'est en ce sens que, dans la distribution des *Mamelles de Tirésias*, déambule ce personnage muet qui est à lui seul «*le peuple de Zanzibar*», c'est-à-dire cette idée comptable du peuple qui se trouve comme telle sur scène *en infériorité numérique* par rapport à ceux qui se disputent son sens, sa portée ainsi que sa signification politique. Des idées de peuple se confrontent et mettent en crise de façon permanente le sens que «*le demos*» doit recouvrir.

Thérèse se pose donc comme l'occurrence d'une idée de peuple au sens qu'entend Rancière, en ce que «*le peuple* est pour moi le nom d'un sujet politique, c'est-à-dire d'un supplément par rapport à toute logique de compte de la population, de ses parties et de son tout. Cela veut dire un écart par rapport à

⁹ Cf. le travail sur ces questions de l'historienne Petra Overath.

toute idée de peuple comme rassemblement des parties, corps collectif en mouvement, corps idéal incarné dans la souveraineté, etc. Je l'entends au sens du "nous sommes le peuple" des manifestants de Leipzig qui manifestement n'étaient pas le peuple mais opéraient son énonciation, disruptive de l'incorporation étatique.¹⁰ Peuple est «*Supplément*» en un sens qui ne peut pas ne pas renvoyer à la notion derridienne développée dans *De la Grammatologie*¹¹, à savoir que cette idée de peuple s'ajoute au peuple encastré dans les critères démographiques (elle lui supplée) et tend à en remplacer la signification (elle le supplée).

Thérèse est en l'occurrence le «*Nom parodique*» (Rancière *dixit*) qui se dresse en surnombre et flanque la représentation démographique d'une puissance concurrente d'assignation de parts et de rôles au sein de la collectivité.

Elle est d'autant plus percutante qu'elle n'entre pas en scène en tant que femme, ou en tant que femme promue aux fonctions masculines, mais comme une figure de peuple s'arrogeant les traits d'une instance mythologique hautement complexe, celle de Tirésias. «*HÉRESE*» Et cependant c'est moi qui suis Thérèse. [...] Mais Thérèse qui n'est plus femme. [...] Je porterai désormais un nom d'homme / Tirésias.»

Qu'Apollinaire choisisse de mettre en scène une figure rarement centrale de la mythologie grecque, celle-là de Tirésias, est du plus grand intérêt. L'état d'esprit qui régnait au tournant du siècle nous faisait plutôt anticiper Antigone. Emblème de la résistance abondamment commentée, rejouée et retraduite alors, Antigone ne s'était-elle pas dressée contre les modalités juridiques en vigueur dans la cité en tant que celles-ci ne regardent par principe que les hommes?¹²

Mais la figure d'Antigone posait ce problème qu'elle *reste femme* lorsqu'elle résiste, entendre qu'elle se conforme toujours à une apparente *loi de la féminité* à même sa posture de résistante. Elle se pose comme gardienne du rôle et de la place que l'organisation sociale confère aux femmes, si l'on s'en tient du moins aux interprétations devenues classiques. «*Die Pietät wird daher in einer der erhabensten Darstellungen derselben, der Sophokleischen Antigone, vorzugsweise als das Gesetz des Weibes ausgesprochen und als das Gesetz der empfindenden subjektiven Substantialität, der Innerlichkeit, die noch nicht ihre vollkommene Verwirklichung erlangt, als das Gesetz der alten Götter, des Unterirdischen, als ewiges Gesetz, von dem niemand weiß, von wannen es erschien, und im Gegensatz gegen das Offenbare, das Gesetz des Staates dargestellt*» ein Gegensatz, der der höchste sittliche und darum der höchste tragische und in der Weiblichkeit und Männlichkeit daselbst individualisiert ist.¹³

¹⁰ «*Peuple ou multitude*», *Multitudes*, n°9, mai/juin 2002. Cet entretien renvoie aux thèses de Rancière sur la question, approfondies dans *La Mésestante*, Galilée, 1995 (*Das Unvernehmen*, Suhrkamp, 2002).

¹¹ Minuit, 1972.

¹² *Antigone*, Sophocle, vers 61 à 68. Ismène rappelle à Antigone, dans ce passage, leur fait de femme et leur devoir afférent d'obéissance aux hommes qui commandent.

¹³ *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, Friedrich Hegel, Werke 7, Suhrkamp, 1986, §66, p. 319.

Thérèse se fait, elle, Tirésias “n’étant plus femme” sans pour autant se faire homme. Elle adopte *un nom d’homme* pour se jouer des attributs dont se parent ceux à qui revient le soin d’établir les modalités de répartition des fonctions et des places. Et ce nom n’est pas choisi au hasard. Une analogie s’impose, puisqu’avant d’être le devin que l’on sait, Tirésias fut lui aussi femme. Toutes les versions du mythe ne concordent pas, mais la plus véhiculée stipule que Tirésias fut femme puis homme, et qu’il put dès lors éprouver en une même vie les expériences relatives aux deux sexes. Il se fera aveugler par la déesse du foyer, Héra, pour l’avoir contredite en affirmant que la femme jouit neuf fois davantage que l’homme durant l’acte sexuel, tandis que Zeus, satisfait, lui, de la réponse, en fit un devin.

Tirésias a ainsi l’heur de brouiller de maintes façons les logiques autorisées qui règlent la vie de la cité. Car son attestation de la jouissance féminine affranchit à elle seule la femme grecque de son rôle exclusif de souffrante procréatrice associée à la seule douleur de l’accouchement.

Du reste, la double sexualité de Tirésias marque un point de résistance dans l’assignation des fonctions, des rôles et des parts dans la cité, laquelle table largement sur les genres pour fonder ses critères. «La stricte séparation du féminin et du masculin n’a vraiment d’autre lieu, d’autres frontières que le politique», écrit l’historienne Nicole Loraux dans un ouvrage remarquable sur la figure de Tirésias qu’on méditera encore longtemps¹⁴.

Il s’ensuit un problème dialectique à jamais ouvert. Car si le monde grec a souhaité voir en Tirésias l’appropriation du *féminin* par le personnage masculin de Tirésias, Nicole Loraux démontre à quel point l’altérité féminine ne put bien sûr jamais être complètement domestiquée dans cet effort masculin de recouvrement. Les lignes qu’il s’agit de tracer entre homme et femme aux fins de l’établissement des rangs et des fonctions politiques ne furent jamais clairement départagées, les philosophes ayant été par exemple les premiers à adopter ces dehors qu’ils reprochaient aux femmes à être malade, amoureux ou en mal d’enfants.

Le génie d’Apollinaire consiste à avoir retourné la situation, le féminin, en sa version de Tirésias, débordant en quelque sorte sa masculinité instituée. Son Tirésias est le nom d’une figure qui reste une femme réfractaire à l’intégration dans un ordre. D’où qu’il s’ensuive un dérèglement de l’attribution des fonctions, rôles et places ainsi que des instances de paroles autorisées. «De fait, dès que l’ordre civique se fissure, surgissent les femmes.»¹⁵

¹⁴ *Les Expériences de Tirésias*, Nicole Loraux, Gallimard, 1989.

¹⁵ *Les Expériences de Tirésias*, *op. cit.*, p. 22. On peut d’autant plus faire le lien avec notre thème, et affirmer que le monopole d’assignation des fonctions et des places dans la distribution sociale était principalement en cause dans la définition des politiques natalistes, en France pour le moins, que la loi du 23 juillet 1920 votée par le parlement français contre le front néomalthusianiste déclara illégales les formes de contraception destinées spécifiquement aux femmes. «Ne subsistèrent plus que les préservatifs masculins qui continuèrent à être vendus, “même sans ordonnance”, sous le prétexte qu’ils réduisaient les risques de contamination vénérienne. L’homme devait rester le maître du jeu». In *Le Sexe apprivoisé*, *op. cit.*, p. 73. On expliquera ainsi que Thérèse en soit à embarrasser son propre auteur, Apollinaire n’arrivant à la remettre dans ses clous, à la fin de sa pièce, qu’au prix d’un *deus ex machina* conservateur plus «Burréaliste» que tout ce qui précède.

Ce renversement de perspective entraîne l'inversion de toute une série de métaphores sous-jacentes aux *Bevölkerungspolitik*. Dans son chapitre «Le lit, la guerre», Loraux s'emploie à démontrer que les différentes cultures grecques ont fréquemment associé l'effort de l'accouchement ainsi que les risques de mort qu'il comportent aux exploits de guerriers tombés au champ d'honneur. Mais que ce fût en ce qui toucha nombre de discours vantant en la femme celle qui, dans la souffrance, produit ces vaillants guerriers ou en ce qui regarda le terme *Létho* qui renvoie étymologiquement tant à «l'accouchée» qu'à l'embuscade puis à la troupe armée ou en ce qui concerna les contributions de guerre qu'on appela *eisphora* tant pour désigner l'impôt de l'homme que la progéniture de la femme ou en ce qui eut trait aux reliefs funéraires présentant à l'identique le combattant jonchant le champ d'honneur ou la mère décédée en couche ou enfin en ce que l'épithète du guerrier touché à mort ou de la mère morte en couche se lisait à l'identique *en polém_i lékoi*, dans tous ces cas de figure *l'association entre accouchement et guerre fut toujours rapportée à un fondement masculin*. Le terme référentiel dut demeurer celui du combattant, à qui la femme à l'œuvre dans sa stricte fonction devait se contenter de ressembler. La femme dut donc se restreindre idéalement à la fonction de celle qui engendre des hommes et les médiatise dans leur avènement. On «l'associe la maternité à la guerre», indique Loraux, en ce sens que l'accouchement est une «la preuve virile de la femme». ¹⁶

Mais le, ou *la* Tirésias d'Apollinaire inverse ce rapport jusqu'à nous donner froid dans le dos, lorsque son prologue compare les enfants à naître à autant d'étoiles dont la constellation s'apprête à brûler à l'instar du feu qui ravage les tranchées.

Mais il y a encore là-bas un brasier
où l'on abat des étoiles toutes fumantes
Et ceux qui les rallument vous demandent
De vous hausser jusqu'à ces flammes sublimes
Et de flamber aussi.

C'est soudainement l'homme qui, sévissant sur le champ de bataille, passe pour celui qui accouche de l'histoire en se donnant des allures manquées de femme. Les carnages qu'on s'apprête à multiplier au XX^{ème} siècle passeront ainsi comme une sublimation pathologique d'accouchements, pathologique du fait d'avoir trop longtemps voulu «comprendre» le féminin de façon hermétique.

¹⁶ Dans ce chapitre, Nicole Loraux tend à repérer différents chiasmes qui permettent déjà, dans le monde grec, de retourner les termes de la métaphore, bien qu'on n'eût formellement reconnu ce retournement en aucun lieu.

Une *Bevölkerungspolitik* se pose comme la pierre angulaire d'une architecture sociale vouée à hiérarchiser ces relations et à laisser à la voix phallocratique le soin exclusif de traduire «*le féminin*», *son féminin*, à travers la souffrance guerrière.

Au-delà de ces spéculations, il s'entend du moins que l'entrée d'une Tirésias, ou d'un Tirésias qui n'en est pas quitte de sa féminité, signe le moment d'une rupture avec l'ordre démographique. Cette figure de peuple entretient la réflexion et la dispute de ce qui est et lui reste inexorablement *commun*. Une instance de contestation réfractaire aux attributions des propriétés sexuelles complique la tâche de ceux qui souhaitent établir le départage des parts, des fonctions, des rôles et des places de façon définitive, claire et chirurgicale.

3. Les trajectoires et puissances de la temporalité

Comment donc penser les contradictions de la période désignée ? Comment penser qu'Apollinaire ait pu donner à la Thérèse d'un mouvement politiquement balbutiant les traits du devin Tirésias, très haute figure de la mythologie grecque, président des augures et infallible interprète des crises politiques ?

Comment concevoir, en ce qui regarde l'autre front, qu'Alfred Jarry ait présenté, pour sa part dès 1896, lui aussi dès la toute première réplique de sa pièce, *Ubu cocu*, un scientifique rendu risible de ce qu'il s'intéresse à la fécondité ?¹⁷ «*ACHRAS* O mais c'est qué, voyez-vous bien, je n'ai point sujet d'être mécontent de mes polyèdres ils font des petits toutes les six semaines, c'est pire que des lapins.»¹⁸ Achras, mène en effet une étude vaine sur le degré de reproduction d'étranges «*polyèdres*», dont on voit mal à quoi ils riment dans un monde soumis à une guerre qui se décidera essentiellement par «*la machine*»¹⁹ et la cruauté imbécile de ceux qui la conduisent. En même temps que sévit tel un rouleau compresseur la politique nataliste officielle de l'époque, et que s'agite sa cohorte d'experts en tout genre, il appert déjà, pour Jarry, que ces recherches sont vouées à rester lettre morte.

En même temps que *Bevölkerungspolitik* et politique nataliste reproduisent la stratégie machiavélienne par excellence, qui consiste à abattre l'adversaire féministe tandis qu'il est faible, pointent çà et là des représentations dramatiques qui inversent les rôles et présentent les féministes comme une irrésistible force montante, et les scientifiques dogmatiques de la très installée bourgeoisie triomphante comme d'obscurs chercheurs égarés dans des chimères sans suite.

Ceci appelle une pensée des intensités historiques, et non seulement des considérations de moments et périodes. Une période historique n'est pas uniquement l'affaire de segments temporels mais

¹⁷ Gallimard, 1978.

¹⁸ Incipit de *Ubu cocu*, op. cit., p. 135.

¹⁹ Op. cit., pp. 155, 160 et 163 à 165.

de trajectoires qui les transpercent. Et les sujets qui y agissent ne sont pas à entendre comme des entités constituées, mais comme des êtres de puissance. Qu'on arrête la période étudiée à 1914 ou à 1918 comptera pour peu.²⁰ On devra de toute façon tenir compte de ce que ces frêles tenantes du féminisme à l'œuvre à cette époque portaient en elle déjà le grand mouvement politique du XX^{ème} siècle tandis que les signataires de politiques natalistes occupant seuls *la* grande scène du pouvoir effectuaient, moribonds à leur insu, un dernier tour de piste avant d'aller choir dans la désuétude puis l'oubli. Le défi de l'histoire consiste donc à penser non seulement ce qu'il appert d'un temps, mais les puissances qui le travaillent, au regard de ce qu'on sait être advenu ensuite. Penser le temps long qui traverse les temps courts revient à penser les degrés d'intensité qui travaillent ce rapport.

Les scientifiques officiels sont des Achras en bute aux délires tandis que Thérèse augure une puissance de contestation qui, de mouvement embryonnaire prenant péniblement corps dans les années 1910 qu'elle est, préfigure l'arrivée de Jeanne Humbert, l'irrévérence de Dada, la subversion surréaliste, Rosa Luxemburg, le freudo-marxisme allemand, puis les années soixante-dix, les droits des femmes, les droits de l'enfant.²¹

Thérèse acquerra une telle envergure que les sphères du pouvoir du XX^{ème} siècle s'emploieront davantage à la dévoyer qu'à la combattre frontalement. Les Situationnistes auront été les premiers à dénoncer la contradiction dans laquelle ceci les plongeait. Spontanéistes et apologues du désir à l'instar des premiers néomalthusianistes, ils aperçurent soudainement qu'un double caricatural, promouvant un hédonisme de pacotille et un épicurisme de supermarché, accompagnerait désormais la représentation publicitaire de produits de consommation sans grâce ainsi que les mots d'ordre capitalistes qu'ils cherchaient, eux, à dénoncer comme une pure altérité. L'establishment commercial et publicitaire brouilla les cartes en s'arrogeant ces idéaux contestataires, au prix d'un renoncement à son ancienne morale familiale. Le premier numéro de la revue *Internationale Situationniste* en fera le témoignage en proposant au long de ses pages les photographies de jeunes femmes détournées de leur contexte

²⁰ Il n'y a pas, à proprement parler, de « périodes historiques ». Par exemple, si des historiens s'intéressent à ce que fit Hitler entre 1914 et 1918, c'est parce qu'on anticipe déjà la suite que l'on connaît, et non pas en raison de ce qui s'est effectivement déroulé en ce qui le concerne durant cette seule période. Le choix d'une trame courte entre toujours en résonance avec celle d'une longue selon des rapports d'intensité qu'il nous revient de jauger.

²¹ La tension monte dans les années 1910. Le philosophe Heinrich Rickert sent requis de lancer une charge contre les tenants d'une philosophie vitaliste (*Lebensphilosophie*), en citant Schopenhauer et Nietzsche, en pensant à Simmel et sans doute à Freud. Il vitupère alors ces « Polyandres » « à la mode » en raison de leurs prétentions à envisager la fécondité et la naissance selon des principes de vie. Souhaiter donner la vie selon des principes joyeux passait encore pour un dessein chimérique qui dût céder aux choses sérieuses, la logique géostratégique voulant que la reproduction des peuples repose sur les questions de sécurité nationale. « Ein Volk hat dieser Grund reicht aus mit anderen Völkern einen Kampf ums Dasein zu bestehen, und es wird trotz aller seiner sonstigen Kulturerrungenschaften notwendig zugrunde gehen, wenn es seinen Konkurrenten nicht an Vitalität überlegen ist. » (« Lebenswerte und Kulturwerte », 1911, reproduit in *Philosophische Aufsätze*, Mohr Siebeck Verlag, 1999, p. 44.) Quatre ans plus tard, les termes de ce rapport s'inversèrent durablement. Sigmund Freud fit des enjeux d'économie pulsionnelle le fondement des motivations guerrières et rendit impossible qu'on subordonnât autrement les enjeux de la problématique (*Zeitgemässes über Krieg und Tod*, 1915, *GWX*, reproduit in *Studienausgabe*, Fischer Verlag, 2000.)

publicitaire aux fins d'un appel (d'un féminisme douteux, du reste) aux plaisirs "vraiment vécu" et au sexe "vraiment dégagé" de toute articulation propagandiste²². La liberté sexuelle comme fait de subversion vivra ses dernières heures en même temps que les politiques traditionalistes qu'elle contamina. Mai 68 sera à cet égard moins une provocation qu'une confirmation de cette nouvelle éthique.

Michel Foucault pensa avec plus de subtilités ces contradictions, en surmontant l'opposition classique voulant que le désir soit exclusivement du côté de la rébellion, contre des structures sociales qui fussent, elles, strictement répressives et en rien animées par les velléités de plaisir.²³ Un nouveau rapport entre sexe et pouvoir s'instaurera. Ainsi, l'abandon des politiques natalistes au profit de figures de liberté dévoyées et d'effets de spontanéité fut scellée en France lorsque la droite gouvernementale accepta de voter, le 20 décembre 1974, une loi marquant des avancées sans précédent en matière d'avortement et de contraception. La morale familiale comme cadre privilégié du discours autorisé devint caduc ce jour-là. On assista dès lors à ce que Pierre Klossowski nomma l'esclave industrielle, cette figure féminine de la jouissance devenue «*monnaie vivante*», soit promesse de satisfaction étalonnant toute dépense²⁴, et que le mouvement Tiqqun a stigmatisé récemment comme le produit d'une idéologie de la «*Jeune-Fille*»²⁵. La «*Jeune-Fille*» est le nouveau titre en date pour qualifier une Thérèse rabaisée au rang de produit, elle désigne une Thérèse obéissant à une cosmétique obligée valant socialement au titre de monnaie symbolique. «*La "liberté" de la Jeune-Fille va rarement au-delà du culte ostentatoire des plus dérisoires productions du Spectacle [et] tire son origine de l'échec du féminisme.*»²⁶ De même que la Thérèse d'Apollinaire portait la voix de tout un peuple au-delà des modalités démographiques coercitives, c'est tout un peuple, et pas seulement le groupe des femmes, que le personnage de la Jeune-Fille vient enfermer dans ses canons iconographiques. «*Le concept de Jeune-Fille n'est évidemment pas un concept sexué. Le lascar de boîte de nuit ne s'y conforme pas moins que la beurette grimée en porno-star. Le sémillant retraité de la com' qui partage ses loisirs entre la Côte d'Azur et ses bureaux parisiens où il a gardé un pied lui obéit au moins autant que la *single* métropolitaine trop à sa carrière dans le consulting pour se rendre compte qu'elle y a déjà laissé quinze ans de sa vie. Et comment rendrait-on compte de la secrète correspondance qui lie l'homo branché-gonflé-pacsé du Marais à la petite-bourgeoise américanisée installée en banlieue avec sa famille en plastique, s'il s'agissait d'un concept sexualisé?* En réalité, la Jeune-Fille n'est que le *citoyen-modèle* tel

²² N° 1 de juin 1958 reproduit dans *Internationale Situationniste*, Librairie Arthème Fayard, 1997.

²³ *Histoire de la sexualité, La Volonté de savoir*, Gallimard, 1976.

²⁴ Lire en particulier le dernier chapitre admirable de concision de *La Monnaie vivante* (1970), Payot, 1997.

²⁵ *Premiers Matériaux pour une théorie de la jeune fille*, Mille et une nuits, 2001.

²⁶ *Op. cit.*, pp. 25 et 33.

que la société marchande le redéfinit à partir de la Première Guerre mondiale, en réponse *explicite* à la menace révolutionnaire.²⁷

Parce qu'on put caser Thérèse dans une *pub*, purent aussi tomber en complète désuétude les accents traditionnels de politiques natalistes. Qui y recourt aujourd'hui fait assurément l'objet d'une dérision cinglante. Les derniers à s'y être risqués, le couple Catherine et Bruno Mégret de la mairie de Vitrolles à la fin des années 90, virent se terminer dans la risée générale leur projet d'incitation à la naissance destiné aux Français de souche, avant que le droit même ne s'en mêle et déclare inconstitutionnelles ces vieilleries idéologiques.

C'est pourquoi aujourd'hui, en patientant chez le dentiste, on pourra tomber sans surprise sur une page de *Newsweek* évoquant cette super-femme de Manhattan, riche, fière de travailler 70 heures par semaine, car sans enfant, affirmant surtout, surtout, n'être en rien et absolument en rien dépressive. On ne soupçonnera en rien de même que la cocaïne n'y joue aucun rôle, et que ces effets de liberté ne répondent en rien de même d'une nouvelle forme de domination.

L'histoire consiste donc à penser la généalogie et le contexte de développements de puissances particulières. Si Thérèse n'est au début du XX^{ème} siècle que le détail d'une fiction dramatique, la question reste à savoir ce qu'est un détail historique, quelle est sa portée. Comment juge-t-on une puissance historique reléguée dans le temps à l'anecdote, mais dénotée comme une puissance par la fiction? Il s'agira, d'autant qu'il est question de féminisme, de poser jusqu'ici la question des genres, et de penser, avec Derrida, le détail au féminin, de voir en lui *la détaille*. La détaille fait état de ce que le détail échappe à tout critère proportionnel. Il est la petite chose qui grandit et croît et échappe à toute mesure. Le «détail historique» force la considération générale d'éléments qu'on ne saurait restreindre à la forme sous laquelle ils se présentent banalement une première fois.

4.4 Intensités narratives

L'histoire devra à nouveau emprunter à l'esthétique si elle entend traduire la qualité occurrente des *puissances* d'un temps donné. Siegfried Kracauer évoque pour ce faire la photographie, non pas afin de lui confier ce soin naïf de capter physiquement une scène qui advint telle quelle, mais au contraire en lui reconnaissant la capacité à alimenter une intensité de regard que permet difficilement le témoignage oculaire non-assisté. L'ouvrage publié à titre posthume, *History, The Last Things Before the Last*, ne préconise pas pour autant un usage accru de la photographie en histoire, mais un devenir-photographie de l'écriture historique, mais une capacité par le compte-rendu historique de penser ce dont la

²⁷ *Op. cit.*, p. 10.

photographie facilite l'observation, une «*Intensity of vision*»²⁸. «*Intensité*» désigne ici ce qui de la photographie renvoie à ce qui n'apparaît pas dans la photographie, comme ce qui participant de l'histoire n'est pas rendu visible dans l'histoire.

Thérèse sera ainsi la description dramatique d'une photographie de féministe du début du XX^{ème} siècle, à qui Jeanne Humbert et Marie-Louise Giraud prêteront tardivement, à titre d'exemple, des traits figuratifs, lorsqu'il s'agira, en retard, de s'en donner une version conforme à nos modèles.

La photographie isole un moment d'animation des corps et des temps que le regard apprécie difficilement sans cette médiatisation. Le montage cinématographique en orchestre ensuite les correspondances. Lorsque Jean-Luc Godard soumet au montage deux photographies journalistiques (nous ne parlons pas encore des 24 images par seconde), il procède à un croisement d'intensités historiques, à un rapport de puissances qui font l'histoire. Godard fera par exemple observer alternativement deux photographies saisies sur le front de la Révolution des œillets. Passant de la première à la seconde, puis de celle-là à celle-ci, et inversement encore, il se dégage en quelque sorte une troisième image, informe et incertaine qui sourd de ce que les deux premières ne montrent pas. Un temps de la photographie s'en dégage qui est de l'ordre de ce temps qui travaille l'histoire sans s'y laisser observer. Ce qui habite les formes classiques de la figurabilité est réfractaire à la figuration. Cette puissance de figuration concerne davantage l'histoire que ses figures.²⁹

En ce qui concerne les temps des *Bevölkerungspolitik* et politique nataliste, les puissances historiques touchent aux devenirs de deux fronts, militaire et féministe, autour desquels bourdonnent experts, couples d'amoureux, instances religieuses, industries, partis politiques, images plurielles de peuples qui se disputent sa compréhension.

Proposer le montage des forces historiques en présence, confronter ces puissances historiques, ce pourrait être reprendre, dans le cadre de notre problématique, ce plan large d'*À Bout de souffle* de Godard, lorsque déplaçant l'image de gauche à droite, il nous présente d'une part Eisenhower et de Gaulle debout dans une décapotable commue saluant la foule des Champs-Élysées, tandis qu'errent parmi elle les protagonistes de l'intrigue, le couple franco-américain formé du petit criminel Michel Poiccard (Jean-Paul Belmondo) et de la journaliste conformiste Patricia Franchini (Jean Seberg). Ce que donne à voir Godard alors historien du présent, tient d'un double front historique : militaire en ce qui concerne les généraux en parade, sentimental en ce qui regarde le couple interculturel qui joue au long de ses péripéties à se faire peur autour de la question des enfants à avoir ou pas. Entre les deux tandems, se dessine à même l'image l'enjeu historique en cause, le peuple, présent là à deux titres :

²⁸ *History, The Last Things Before the Last*, Siegfried Kracauer, Oxford University Press, 1969, p. 55.

²⁹ Le procédé est classique chez Godard. On l'appréciera notamment dans les films *Six fois deux* (1976), *Comment ça va* (1975 - 1978) et *Histoire(s) du cinéma* (1998).

comme masse débonnaire pathétiquement assemblée autour d'un spectacle idéologique, se présentant adéquatement à la façon dont les tenants minoritaires du pouvoir souhaitent le faire figurer, mais aussi le peuple comme puissance de subversion, variable toujours indécise accompagnée d'indispensables cordons de policiers. L'ensemble de la scène se trouve bordée par les magasins prestigieux de l'avenue parisienne, comme ces marges de la prestation politique officielle offrant cette fois son spectacle public aux membres de la foule pris isolément

L'image est davantage qu'une simple distribution d'acteurs, elle est une forme de proposition des puissances et intensités qui travaillent chaque camp en cause dans l'histoire, la petite *comme* la grande.

Narrer l'histoire selon ses nombreuses perspectives confère à un cubisme qu'on ne devrait d'emblée dédaigner. Il s'agirait alors de représenter le cours même du processus historique dans un seul point focal (et non plus selon l'addition de perspectives que Godard privilégie). Il faudrait dès lors se référer à Picasso, et voir en les *Figures au bord de la mer* une œuvre faisant état d'on ne sait quel combat où l'érotique le dispute à l'adversité. Si ces formes non-figuratives ne ressemblent à rien de précis (aussi dans le sens courant de *ça ne ressemble à rien*), elles n'en veulent pas pour autant *rien dire*elles sont le signe d'une histoire travaillée par la concurrence des devenir à partir de laquelle se disputent et se constituent des figures de peuple.

Il s'ensuit un nombre impressionnant de questions sur les modalités d'écriture de telles puissances historiques, et que des notions de rythmes peuvent permettre de penser. L'écriture de Georg Simmel sera à ce titre l'exemple d'une pensée qui investit le sens non dans les affirmations et sèmes arrêtés de son œuvre mais dans les rapports en cascade d'observations plurielles qui, à se confronter selon une rythmique particulière, dégagent «l'image» d'un temps qu'aucune formulation constituée de son travail n'arrive à contenir. Les idées formelles et les représentations figuratives restent dans la perspective simmélienne des formes abusives de synthèses que le cours historique continuera d'amender. On appréciera ces puissances par la façon dont des formes et *détailles* apparemment sans grande consistance historique affectent depuis leur point de vue particulier l'ensemble des images qui cherchent à valoir dans les consciences comme la synthèse appropriée d'une époque.

Il va sans dire qu'une telle écriture de l'histoire, et l'interrogation à leur propos, est à inscrire indéfiniment sous le signe du doute et de l'insatisfaction. Ce doute et cette insatisfaction conditionnent toutefois ce travail de pensée qui n'est le propre de personne en particulier, sinon de ceux qui entreprennent de quérir le sens dans l'intervalle des relations, au regard des puissances de trajectoires.